

Lafleur lui servit les cartes, sous prétexte que celles-ci étaient poisseuses et collantes les unes aux autres.

Puis, feignant de s'être trompé en donnant, il s'arrêta pour compter celles déjà servies. Et ce fut bien pis lorsqu'il arriva à séparer le talon.

— Il y a mal donné ! s'exclama-t-il en brouillant le jeu.

M. Martin en fut, naturellement, réduit à en passer par là.

— Qui fait mal donne perd sa donne, dit-il !

— A l'écarté ! riposta Lafleur, parce qu'il y a un avantage à donner.

Mais pas au piquet, mon cher monsieur !

— C'est juste ! convint M. Martin en dodolinant, imperceptiblement, de la tête.

— Tiens, on dirait que vous avez sommeil ? fit le volet.

— Oh ! simplement la tête un peu lourde ! C'est qu'il y a déjà longtemps que nous sommes enfermés ici !...

Et la fin de la phrase s'acheva dans un long bâillement.

— Excusez-moi, dit le bonhomme, mais c'est nerveux.

— Bon ! dit Lafleur, je connais ça, les bâillements nerveux ; ça va se passer... jouons tout de même.

Mais M. Martin manipulait maintenant les cartes comme un homme qui lutterait contre un sommeil irrésistible.

A deux reprises, il s'était même assoupi pendant quelques secondes. Puis, vivement, il se remettait à arranger son jeu dans sa main, en balbutiant :

— J'y suis !... Vous... pouvez compter votre jeu...

Lafleur eut un mauvais sourire qui signifiait : "Maintenant, mon bonhomme, tu n'es plus à craindre, et le diable en personne ne m'empêcherait plus d'emmener la jolie brunette, ce soir, au pavillon du Bel-Air."

Pour la forme, il annonça néanmoins son jeu. Mais bien inutilement.

Cette fois en effet, M. Martin avait laissé tomber son front sur ses mains, et il avait poussé un ronflement sonore.

— Ça y est ! murmura Lafleur en se levant.

Et, pour plus de précaution, il approcha son oreille des lèvres du dormeur.

— Il ronfle comme un bienheureux, fit-il en se frottant les mains... Du reste, ajouta-t-il, il n'était que temps...

En effet on entendit distinctement des claquements soutenus du fouet.

C'était la façon dont les conducteurs de coche annonçaient, d'ordinaire, leur arrivée à destination.

Au surplus, le garçon criait tout haut :

— Le coche de Normandie !...

Lafleur lui fit signe d'approcher. Et lui désignant M. Martin, il lui dit :

— Ne le réveille pas jusqu'à mon retour... Il a l'habitude de dormir ainsi tous les jours à la même heure !

— Bien, bourgeois, répondit le garçon en recevant le prix des bouteilles de vin augmenté d'un bon pourboire, on le laissera dormir tant qu'il voudra !...

Lafleur jeta un dernier coup d'œil sur le gros homme qui ronflait toujours.

Et, se glissant entre les tables, il s'élança hors du cabaret.

III

Toujours courant, le valet du marquis de Presles était arrivé à l'entrée du Pont-Neuf.

— Allons, so dit-il, tout marche à souhait !... Avant que le coche ne soit ici, que l'ont ait descendu les bagages et qu'ils aient été reconnus par les voyageurs, j'ai le temps d'aller m'assurer que le carrosse est bien à l'endroit convenu, et mes deux chenapans à leur poste.

Il reprit donc sa course tout en réfléchissant :

— Le gros homme en a pour au moins deux bonnes heures à dormir à poings fermés. Et je crains fort que Mme Martin ne s'impatiente en l'attendant. Donc, monsieur le marquis, ajouta-t-il mentalement, nous aurons notre jolie provinciale dans notre pavillon du Bel-Air, et à l'heure convenue.

Pendant que Lafleur s'occupait ainsi de la réussite de son plan, il y avait beaucoup de monde sur la place et devant le bureau des Messageries.

Au premier rang se trouvait la Frochard. Elle courait au-devant d'un rémouleur qui descendait la rue en criant :

— A repasser les couteaux, ciseaux, canif, à repasser... les couteaux !...

— Le voilà enfin, se dit-elle, c'est bien heureux pour lui qu'il soit arrivé avant son frère... mon Jacques, — mon chérubin ! Car il n'entend pas raison, lui, et il aurait flanqué une ribambelle de taloches à ce lambin-là, pour lui apprendre à aiguiser aussi ses jambes.

Elle s'était arrêtée pour regarder Pierre qui continuait à crier et à demander dans les boutiques si l'on avait de l'ouvrage à lui donner.

Que se passait-il dans l'âme et dans le cœur de cette mère ? Pourquoi ces haussements d'épaules ?

Pourquoi ce ricanement hideux ? Et, lorsque son enfant n'était plus qu'à quelques pas, pourquoi se détournait-elle, sans même échanger avec lui un coup d'œil, un sourire, une parole affectueuse ?

Cette vieille mendiante avait deux fils. L'aîné était un grand gaillard, solide et bâti en Hercule, ce qu'on appelle un beau gars ; le portrait vivant de son père, le mari dont la Frochard avait été folle, comme elle l'était aujourd'hui de son Jacques.

Le fils cadet ne ressemblait en rien à son aîné.

Il avait la nature petite et grêle de sa mère, un visage pâle, des yeux cernés qui ne révélaient que trop les privations, les souffrances endurées.

On devinait en lui une âme tendre et honnête, un cœur aimant.

Le pauvre garçon était boiteux.

Nous saurons plus tard d'où lui venait cette infirmité qui, en augmentant sa faiblesse naturelle, avait contribué à le rendre encore plus timide, plus craintif.

Et, pourtant, sous cette apparence frêle et délicate, Pierre avait un grand fonds d'énergie et de courage.

Une fois parti, dès le matin, avec sa boutique sur le dos, il ne reculait devant aucune fatigue, trop heureux, le soir, quand il rentrait, de donner à sa mère le produit de sa journée.

Qu'avait-elle donc à lui reprocher ?

De n'être pas un bellâtre, un faiseur de passions, comme son Jacques ?

D'être faible, malingre et boiteux ?

Non ! Il travaillait, au lieu de mendier, ce qui eût été d'un meilleur rapport.

— Rémouleur ! c'est-y ça un métier ! se disait-elle en le voyant marcher cahin-caha ! c'est pâlot, chétif, le bon Dieu y a donné une bonne infirmité ! y boite ! Et au lieu de se servir de tous ces biens-là pour se faire une jolie industrie, ça travaille, ça s'égosille, ça frappe aux portes pour quêter de l'ouvrage ! quand ça n'aurait qu'à tendre la main pour gagner trois fois plus ! feignant, va !

— Feignant ! répéta Pierre qui s'était rapproché tout doucement et qui avait entendu. Ce n'est pas de moi qu'on peut dire ça, mère, car je travaille tant que je peux ; à preuve que, depuis ce matin six heures, je n'ai pas arrêté de battre le pavé avec deux sous de pain dans l'estomac et un verre d'eau puisée à la fontaine des Innocents.

— C'est honteux, grommela la mère.

— Oui, toujours votre même refrain. C'est mon métier qui vous déplaît ; mais tout rude qu'il soit, s'il me fallait le changer contre celui que vous vouliez me donner, j'aimerais mieux faire un plongeon dans la Seine. Faut pas m'en vouloir, mère ; chacun a sa petite dose d'amour-propre et de fierté.

— De la fierté ! avec cette manivelle sur le dos, propre à rien !

— Mère, jo vous en conjure, épargnez-moi ces éternels reproches qui me déchirent le cœur. Quand j'étais tout enfant